

# IMPERIUM



CHRISTIAN KRACHT

# IMPERIUM

roman

Traduit de l'allemand (Suisse) par  
CORINNA GEPNER

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

CE LIVRE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE PRO HELVETIA,  
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

Titre original:  
*Imperium*

© 2012, Verlag Kiepenheuer & Witsch  
All rights reserved.

Pour la traduction française:  
© Libella, Paris, 2017

ISBN: 978-2-7529-1103-2

*À Hope*



*Grave et religieux il reprend sa calme attitude:  
il demeure – symbole qui grandit – et, penché sur  
l'apparence du Monde, sent vaguement en lui,  
résorbées, les générations humaines qui passent.*

ANDRÉ GIDE

*Naked people have little or no influence on society.*

MARK TWAIN





## PREMIÈRE PARTIE



Sous les longs nuages blancs, sous le magnifique soleil, sous le clair firmament, il y eut d'abord un son de corne prolongé, puis la cloche du bateau lança un appel insistant à venir déjeuner, et un boy malais parcourut le pont supérieur d'un pas silencieux et léger, réveillant d'une précautionneuse pression sur l'épaule les passagers qui s'étaient rendormis aussitôt après le copieux petit déjeuner. Faisant appel au savoir-faire de cuisiniers chinois à longues nattes, la Norddeutscher Lloyd – que Dieu la maudisse –, proposait chaque matin, pour peu qu'on voyageât en première classe, d'excellentes mangues Alphonso de Ceylan, découpées dans le sens de la longueur et préparées avec art, des œufs au plat avec du lard, et aussi du blanc de poulet mariné aux épices, des crevettes, du riz parfumé et une Porter anglaise bien corsée. C'était la consommation de cette dernière qui donnait aux planteurs – vêtus de la flanelle blanche de leur corporation – reposant vautreés plus que décemment couchés sur les chaises longues du pont supérieur du *Prinz Waldemar*, qui les ramenait chez eux, une apparence de sans-gêne, presque obscène. Les boutons de leurs pantalons à la braguette ouverte pendouillaient à des fils, des taches de sauce curry jaune safran maculaient leurs gilets. C'était

absolument intolérable. Des Allemands blafards, hirsutes, vulgaires, ressemblant à des cochons de terre, qui s'éveillaient lentement de leur somme digestif, des Allemands au zénith de leur influence dans le monde.

Telles étaient plus ou moins les pensées du jeune August Engelhardt, tandis qu'il croisait ses jambes minces, balayait du revers de la main quelques miettes imaginaires sur son costume et contemplait d'un air furibond la mer étale, huileuse, par-dessus le bastingage. Des frégates volaient à droite et à gauche du navire, celui-ci restait toujours à une centaine de milles marins de la côte. De temps en temps, ils plongeaient, ces grands chasseurs semblables à des machaons, dont les marins des mers du Sud aimaient le vol parfait et les singulières manœuvres de chasse. Engelhardt était lui aussi passionné par les oiseaux de l'océan Pacifique, notamment le méliphage carillonneur, *Anthornis melanura* ; gamin, il les avait étudiés des heures durant dans les in-folios avec leur somptueux et opulent plumage scintillant au soleil rougeoyant de son imagination enfantine, suivant leurs becs, leurs plumes colorées de ses petits doigts.

Mais à présent qu'il voyageait sous leurs battements d'ailes, Engelhardt ne les regardait plus, il n'avait d'yeux que pour les gros planteurs qui – couvant de longue date une syphilis au stade tertiaire non traitée – retournaient dans leurs plantations et, las, s'étaient assoupis à la lecture des articles arides du *Tropenpflanzer* ou du *Deutsche Kolonialzeitung*, et rêvaient en claquant les lèvres de négresses marron foncé aux seins nus.

Le terme « planteur » n'était pas approprié, il supposait de la dignité, un commerce expert avec la nature et les nobles prodiges de la croissance, non, il fallait plutôt parler d'*administrateur*, car c'était exactement ce qu'ils étaient, des

administrateurs du *progrès*, ces philistins avec leurs moustaches taillées à la mode berlinoise ou munichoise d'il y a trois ans, sous des nez aux ailes couperosées qui tremblaient violemment à chaque expiration, et, en dessous, leurs lèvres palpitantes, bouffies, auxquelles pendaient des bulles de salive comme s'il ne manquait à ces dernières que de pouvoir se libérer de leur adhérence labiale pour s'envoler dans les airs, telles les bulles de savon en suspension soufflées par un enfant.

De leur côté, les planteurs, lorgnant par-dessous leurs paupières, voyaient, assis un peu à l'écart, un paquet de nerfs tremblotant, âgé de vingt-cinq ans à peine, aux yeux mélancoliques de salamandre, mince, fluet, les cheveux longs, vêtu d'une tenue informe couleur coquille d'œuf, une longue barbe dont l'extrémité effleurait nerveusement la tunique sans col, et l'on se demandait sans doute furtivement ce qu'avait cet homme qui, un matin sur deux, et même chaque midi, s'asseyait dans un coin du salon des deuxièmes classes, seul à une table devant un jus de fruit, découpant soigneusement une moitié de fruit tropical, puis ouvrant pour le dessert un emballage en carton dont il extrayait une cuillerée de poussière brune, poudreuse, qu'il versait dans un verre d'eau, selon toute apparence de la terre pulvérisée. Et ce flan terreux, il le mangeait ! Avec quelle extravagance ! Sans doute un prédicateur, visiblement anémique, inapte à la vie. Mais au fond sans aucun intérêt. Et surtout ne valant pas la peine qu'on s'interroge plus avant. On lui donnait un an dans le Pacifique, on secouait la tête, on refermait ses paupières entrouvertes et on se rendormait en marmonnant dans sa barbe.

Le grincement sonore des ronflements accompagnait le navire allemand, qui longeait les Philippines américaines, suivait la route de Luçon (on évita Manille, car on ignorait

quelle serait l'issue de la guerre qui s'était emparée de la colonie), traversait les eaux du gigantesque territoire des Indes néerlandaises qui pointaient à l'horizon pour enfin arriver dans la zone du protectorat allemand.

Non mais comme il les exérait ! Non, non et non. Engelhardt ouvrit, referma puis rouvrit l'ouvrage de référence de Schlickeysen, *Fruits et pain*, essaya vainement d'en lire quelques paragraphes et inscrivit quelques notes en marge avec un bout de crayon qu'il conservait dans sa poche, des notes qu'il ne parviendrait déjà plus à déchiffrer quelques instants plus tard.

Le bateau roulait paisiblement sous un ciel sans nuages. À un moment, Engelhardt aperçut au loin un groupe de dauphins, mais à peine s'était-il fait prêter une longue-vue par le quartier-maître qu'ils avaient déjà replongé dans les profondeurs insondables. On eut bientôt rejoint la jolie île des Palaos, déposé les sacs postaux et repris la mer. Lors de la brève escale qui suivit, à Yap, quelques pirogues à balancier s'approchèrent en hésitant du grand navire, elles vendaient des moitiés de cochon et des racines d'ignames, mais ni les passagers ni l'équipage ne manifestèrent le moindre intérêt pour les produits proposés ; en repartant, une des pirogues fut happée par le tourbillon provoqué par les hélices et poussée contre la coque. L'ilien dut son salut à un plongeon dans la mer, la pirogue, elle, se brisa en deux et les denrées alimentaires, brandies un instant plus tôt vers le ciel par des mains brunes, roulèrent dans l'eau écumante ; Engelhardt qui, serrant dans une main le livre de Schlickeysen, se penchait loin par-dessus le bastingage et regardait en bas, frissonna à la vue d'une moitié de porc qui commença par flotter, le flanc encore parcouru de tendons ensanglantés, avant de sombrer lentement dans les profondeurs bleu indigo de l'océan.

Le *Prinz Waldemar* était un paquebot moderne, robuste, de trois mille tonnes, qui, tous les trois mois, quittait Hong Kong pour traverser l'océan Pacifique en direction de Sydney et desservait le protectorat allemand, c'est-à-dire la Nouvelle-Poméranie et, là-bas, la presqu'île des Gazelles, la nouvelle capitale située dans la baie Blanche, Herbertshöhe (et là même, un des deux quais d'accostage), dont le bassin aisément praticable avait reçu le nom de port dans un élan d'optimisme.

Herbertshöhe n'était pas Singapour, elle était constituée pour l'essentiel de ces deux quais en bois, de quelques larges allées qui se croisaient et le long desquelles avaient été érigées les factoreries de Forsayth, de HERNSEIM & Co et de Burns Philp, qui paraissaient plus ou moins imposantes selon l'endroit d'où on les considérait. Il y avait aussi un bâtiment assez grand, celui de l'entreprise Jaluit, qui faisait le commerce du guano à Yap et aux Palaos, un poste de police, une église flanquée de son très pittoresque cimetière, l'hôtel *Fürst Bismarck*, son concurrent le *Deutscher Hof*, une capitainerie, deux ou trois tavernes, un chinatown sans aucun intérêt, un Club allemand, un petit hôpital placé sous la surveillance des docteurs Wind et Hagen et, surplombant légèrement la ville, la résidence du gouverneur, située sur une colline dont le gazon vert brillait l'après-midi d'un éclat irréel. Mais c'était une ville en plein essor, allemande, convenable, et quand on la qualifiait de *patelin*, c'était juste pour s'en moquer ou lorsqu'il tombait des cordes au point qu'on n'y voyait plus à trente pieds devant soi.

Après les averses de midi, le soleil réapparaissait ponctuellement à trois heures, et des oiseaux aux couleurs magnifiques se pavanaient dans le clair-obscur des longues herbes et toilettaient leurs plumes d'où l'eau gouttait. Alors venaient s'ébattre dans les flaques des allées, sous les hauts

cocotiers, les enfants kanaks, sans chaussures, nus, certains vêtus de pantalons courts déchirés (qui comportaient plus de trous que de tissu), la tête surmontée d'une chevelure laineuse qu'un amusant caprice de la nature avait voulue blonde. Ils appelaient Herbertshöhe *Kokopo*, ce qui sonnait mille fois mieux et, surtout, était plus agréable à prononcer.

Les protectorats allemands du Pacifique, sur ce point les experts se rejoignaient, étaient, comparés aux possessions africaines de Sa Majesté l'empereur Guillaume II, d'une parfaite inutilité. Les bénéfiques du coprah, du guano et de la nacre ne suffisaient pas, loin s'en faut, pour subvenir aux besoins d'un empire aussi vaste, aussi dispersé dans l'infinitude de l'océan Pacifique. Dans la lointaine ville de Berlin, pourtant, on parlait des îles comme d'un collier de perles précieuses et brillantes. Les partisans et les adversaires des colonies du Pacifique étaient nombreux, mais c'étaient surtout les tout nouveaux sociaux-démocrates qui questionnaient avec le plus d'insistance la pertinence des possessions allemandes dans les mers du Sud.

Voilà donc l'époque où prend place cette chronique et, pour la raconter, il ne faut pas perdre de vue l'avenir, car le récit se déroule au tout début du xx<sup>e</sup> siècle, qui parut, un temps, devoir être le siècle des Allemands, le siècle où l'Allemagne allait prendre sa place légitime, honorable et éminente, à la table des puissances mondiales, et telles semblaient bien être les perspectives en cette ère nouvelle qui accusait alors peu d'ancienneté. Pour illustrer cette période, on racontera l'histoire d'un Allemand, un romantique qui, comme tant d'autres de son espèce, était un artiste contrarié et si, par moments, on ne peut s'empêcher d'établir des parallèles avec un compatriote plus tardif, lui aussi romantique et végétarien, qui aurait peut-être préféré rester devant son chevalet, ceci est tout à fait voulu et d'une judicieuse



cohérence *in nuce*. Pour le moment, toutefois, celui-ci est encore un gamin boutonneux, bizarre, qui se prend d'innombrables baffes de son père. Mais patience : il grandit, il grandit.

À bord du *Prinz Waldemar* se trouvait donc le jeune August Engelhardt de Nuremberg, barbu, végétarien, nudiste. Quelque temps plus tôt, il avait publié en Allemagne un livre au titre grandiloquent, *Un avenir sans souci*, et il se rendait à présent en Nouvelle-Poméranie afin d'acheter une terre où planter des cocotiers, en quelle quantité, à quel endroit, il ne le savait pas encore. Il deviendrait planteur, mais pas par désir de profit, il croyait profondément pouvoir, par la vertu de sa grande idée, changer définitivement ce monde qui lui apparaissait hostile, stupide et cruel.

Après avoir déclaré, au terme d'un processus d'élimination, que tous les produits alimentaires étaient impurs, Engelhardt était tombé par hasard sur le fruit du cocotier. Il n'y avait nulle autre possibilité : *Cocos nucifera* était, ainsi qu'Engelhardt l'avait établi par-devers lui, le couronnement légendaire de la création, elle était le fruit de l'arbre cosmique Yggdrasil. Elle poussait au sommet du palmier, tournée vers le soleil et le Dieu de lumière ; elle nous offrait de l'eau, du lait, du beurre de coco et une chair nourrissante ; elle était la seule de la nature à apporter à l'homme du sélénium ; ses fibres étaient utilisées pour faire des nattes, des toits et des cordes, son tronc servait à construire des meubles et des maisons entières ; avec son noyau, on produisait de l'huile pour chasser l'obscurité et oindre la peau ; sa coque elle-même, une fois évidée, fournissait un parfait récipient, dont on pouvait tirer des coupes, des cuillères, des cruches et même des boutons ; enfin la combustion de cette coque vide, non contente de surpasser celle du bois de chauffage traditionnel, était un excellent moyen

d'éloigner les moustiques et les mouches, en bref, la noix de coco était parfaite. En se nourrissant d'elle à l'exclusion de tout autre aliment, on deviendrait l'égal des dieux, on deviendrait immortel. Le vœu le plus cher d'August Engelhardt, sa vocation était de créer une colonie de cocovores, il se voyait tout à la fois en prophète et en missionnaire. Voilà pourquoi il partait pour les mers du Sud, qui avaient déjà attiré une infinité de rêveurs en leur faisant miroiter le paradis.

Sous l'épaisse fumée dégagée par sa cheminée, le *Prinz Waldemar* maintenait son cap droit sur Herbertshöhe. Et pendant que, deux fois par jour, on déversait dans la mer, depuis le pont arrière, de grands seaux contenant des restes de nourriture, loin au sud défilaient les sombres rivages de la Terre de l'Empereur-Guillaume, les monts Finisterre – ainsi que le chuchotait la carte d'Engelhardt – et les terres inexplorées, dangereuses, qui s'étendaient au-delà et qu'aucun Allemand n'avait encore jamais foulées. Là-bas poussaient cent mille millions de cocotiers. Engelhardt n'était nullement préparé à la beauté presque douloureuse de ces mers du Sud ; des rayons de soleil traversaient les nuages en lumineuses colonnes, la douceur paisible du soir déclinait sur les rivages et leurs chaînes de montagnes échelonnées qui, dans le mauve poudré du crépuscule, se succédaient à l'infini.

Un monsieur en tenue coloniale blanche portant un pince-nez s'approcha de lui, un individu qui, en dépit de sa corpulence, n'avait pas l'air aussi obtus que ses collègues, et Engelhardt fut aussitôt pris de cette timidité presque maladive qui s'emparait de lui quand il rencontrait des gens pleinement convaincus d'eux-mêmes et du bien-fondé de leurs actes. Savait-il donc comment s'appelait le fauteuil dans lequel Engelhardt et les autres passagers faisaient la sieste sur le pont, l'après-midi ? Engelhardt répondit en

silence par la négative et baissa la tête pour signifier qu'il voulait se replonger dans son Schlickeysen, mais le planteur, qui se présenta, M. Hartmut Otto, en faisant une infime courbette, se rapprocha d'un pas comme s'il avait un secret extrêmement important à lui confier. Cette chaise longue – accrochez-vous bien – portait le nom de *Bombay fornicator* en raison de son repose-jambes en bois, que l'on pouvait faire pivoter vers l'avant.

Engelhardt ne comprit pas très bien, il faut dire que les calembours de nature grivoise lui paraissaient suspects, il considérait le coït comme un acte tout à fait naturel, conforme aux desseins divins, et non comme une partie inhibée, mal comprise, de l'éducation masculine. Il s'abstint cependant de tout commentaire et scruta le planteur d'un œil quelque peu perplexe. M. Otto dut alors faire pour ainsi dire marche arrière et, effectuant une suite rapide de gestes d'époussetage, décliner ses affaires dans le protectorat allemand. Oublions ça, dit-il et il s'assit avec aplomb sur la partie inférieure du fauteuil en desserrant son col de chemise un peu mouillé par l'humidité de l'air et la transpiration. Il était, rapporta-t-il en tortillant savamment les extrémités de sa moustache en direction du ciel, à la recherche de *Paradisaeidae*, d'oiseaux de paradis, leurs plumes atteignaient en ce moment, sachez-le, des prix a-s-t-r-onomiques dans les salons du Nouveau Monde, de New York à Buenos Aires.

Les oiseaux y laissaient-ils la vie, voulut savoir Engelhardt, car Otto s'étant confortablement installé, il n'était clairement plus possible d'exécuter de manœuvre d'esquive en direction de son livre. Dans l'idéal, bien sûr, on plumait l'oiseau alors qu'il était vivant – certes, il y avait aussi des négociants qui se contentaient de ramasser les plumes ornementales de la queue tombées sur le sol de la jungle quand l'oiseau avait atteint l'âge adulte, mais lui, Otto, n'aimait pas

ce genre de méthode. L'extrémité inférieure du tuyau, en effet, devait montrer des traces de sang, un label de qualité en quelque sorte, autrement, il n'achetait pas les plumes. Engelhardt fit la grimace, il se sentit légèrement nauséux, mais voilà que sonnait la cloche de midi et Otto le prit par le bras avec une douce fermeté, ne voulait-il pas lui faire l'honneur de déjeuner avec lui ?

Hartmut Otto était au véritable sens du terme un homme moral, même si son savoir-vivre était le fruit du siècle qui venait de s'achever et qu'il était peu enclin à comprendre les temps nouveaux qui commençaient et dont August Engelhardt était le protagoniste. Certes, le chasseur d'oiseaux de paradis avait lu des naturalistes aux idées progressistes, Alfred Russel Wallace, par exemple, Lamarck, Darwin, et ce avec une certaine attention, leurs travaux de taxinomie l'intéressaient, mais il manquait de foi dans la modernité en tant que processus cumulatif et, qui plus est, il n'était pas capable de reconnaître ni d'accepter un esprit radical (à l'instar de Wallace et Darwin, par exemple) quand il le rencontrait en personne, par hasard, comme à ce moment-là, au cours d'une traversée ; à lui seul le végétarisme d'Engelhardt lui paraissait digne d'anathème.

Bon gré mal gré, Engelhardt se laissa entraîner au salon des premières classes où l'on prit place à table. Là – assis sur de lourdes chaises néogothiques au dossier garni de crin de cheval, on posait le regard sur des reproductions de vieux maîtres hollandais dans des cadres dorés –, on lui servit, sur un signe d'Otto à l'adresse du steward malais, à l'encontre de ses habitudes alimentaires quotidiennes, une assiette de pâtes fumantes et une côtelette de porc nappée d'une généreuse sauce brune. Engelhardt regarda avec un dégoût non dissimulé le morceau de viande aux bords irisés de bleu qui reposait devant lui sur son lit de pâtes.

Otto, qui au fond était un homme débonnaire, pensa que son vis-à-vis se sentait sans doute intimidé à l'idée de ne pas savoir comment payer ce repas extravagant pour un passager de deuxième classe, et il l'exhorta à entamer la côtelette, si, si, je vous en prie, il était son invité, sur quoi Engelhardt répondit poliment, mais avec toute la fermeté de sa conscience (et de celle de Schopenhauer et d'Emerson), non, merci, il était végétarien en général et frugivore en particulier, serait-il possible d'avoir une salade verte, non assaisonnée, sans poivre ni sel ?

Le marchand d'oiseaux s'interrompit, reposa ses couverts, qu'il tenait déjà au-dessus de son plat, à gauche et à droite de son assiette, gloussa, se tapota la lèvre supérieure et la moustache à l'aide de sa serviette et partit d'un éclat de rire – jappement, bêlement, gargouillement. Des larmes jaillirent de ses yeux, la serviette tomba par terre, puis ce fut une assiette qui se brisa, et pendant qu'il répétait sans relâche les mots « salade » et « frugivore », Otto devenait violet comme s'il était sur le point d'étouffer. Alors qu'à la table voisine, on se levait d'un bond pour le libérer du petit bout d'os qu'on supposait coincé dans sa trachée en lui assenant d'amples tapes dans le dos, en face de lui, August Engelhardt fixait le sol, balançant frénétiquement sa sandale croisée sur sa cheville gauche. Un cuisinier chinois sortit précipitamment de la cambuse, un fouet dégoulinant à la main.

Il se forma deux camps qui entamèrent une violente dispute, dans le tumulte Engelhardt perçut quelques phrases, il était question de son droit, celui d'Engelhardt, à refuser la consommation de viande, on parlait aussi des sauvages, à supposer, dit un des planteurs, qu'on fût encore autorisé à leur donner ce nom. En était-on déjà au point où un Allemand du protectorat n'avait plus le droit d'établir

une distinction entre un Kanak et un Rhéna? Mais ne devrait-on pas se réjouir, riposta le camp adverse, de voir des produits végétaux figurer au menu, étant donné que l'anthropophagie était depuis longtemps réapparue dans de vastes zones de notre charmant royaume insulaire alors qu'on avait péniblement fait passer cette habitude aux sauvages à force de punitions draconiennes. *Mais c'est absurde! C'est de l'histoire ancienne!* rétorqua-t-on. Non, non, tenez, il y a quatre mois, un religieux s'est fait dévorer, là-bas, chez les sœurs de la mission de Steyl à Tumleo. Les morceaux de l'homme de Dieu qui n'avaient pas été consommés tout de suite avaient été salés, transportés par bateau jusqu'à la côte et vendus aux Indes orientales néerlandaises.

Engelhardt se sentit près d'être submergé par la honte, il devint blême, puis rouge, et se prépara à se lever de table et à quitter ce salon irrévérencieux. Il lissa la serviette posée devant lui et remercia Hartmut Otto à voix basse, presque inaudible, sans le moindre soupçon d'ironie. Alors qu'un planteur empoignait avec rudesse son bras mince pour l'empêcher de s'en aller, il se dégagea d'un mouvement sec des épaules, traversa la pièce en quelques pas et ouvrit la porte du salon, qui donnait directement sur le pont.

Une fois dehors, il s'immobilisa, tout agité, et passa le dos de ses mains sur son front. Et tandis qu'il inspirait et expirait l'air humide des Tropiques, se demandant s'il ne devait pas prendre appui contre le mur du pont-promenade, mais rejetant aussitôt cette marque de mollesse, il fut finalement envahi par une profonde, profonde solitude, bien plus insondable que ce qu'il avait pu ressentir dans sa Franconie natale. Il avait atterri au milieu d'affreux individus, de barbares sans cœur et brutaux.

Il dort mal cette nuit-là. Au loin, un orage passait devant le *Prinz Waldemar*, et les éclairs de chaleur

erratiques, se succédant à un rythme désordonné, plongeaient constamment le paquebot dans une blancheur blafarde, fantomatique. Tandis qu'il se tournait et se retournait entre ses draps moites, entrevoyant lors de brefs instants de stupeur hébétée les contours de l'Angleterre curieusement esquissés au plafond par des éclairs lointains, Engelhardt rêva, quand enfin le sommeil vint – de l'orage on ne percevait plus qu'un grondement sourd, très éloigné –, d'un temple de culte, érigé sous la lumière mate d'un soleil déclinant au bord d'une mer Baltique où il n'y avait pas le moindre souffle de vent, éclairé par des torches vikings plantées dans le sable. On y procédait à une inhumation, de robustes hommes du Nord montaient la garde devant le sanctuaire. À leurs pieds, des enfants aux cheveux blonds tressés en couronne jouaient doucement de la flûte sur des instruments en os. Aux dernières lueurs du jour, le radeau sur lequel le défunt était exposé fut repoussé dans la mer; un géant, dans l'eau jusqu'aux hanches, enflamma la bûche et l'embarcation, prenant progressivement feu, se mit lentement, mélancoliquement, à dériver vers le nord, en direction d'Hyperborée.

Au petit matin suivant, le paquebot entra dans la baie Blanche sous un soleil éblouissant, aux accents d'une musique entraînante et des mugissements sonores de la sirène, tandis que, l'esprit légèrement confus, Engelhardt se tenait au bastingage, encore sous le coup du rêve étrange et inquiétant de la nuit précédente dont le contenu s'estompait au fur et à mesure qu'il voyait la terre se rapprocher. Sans doute pressentait-il que les deux bateaux, le paquebot moderne et le radeau funéraire des païens, étaient liés, mais, ce matin-là, il ne se sentait nullement d'humeur à tirer de ce rêve des conclusions sur son départ de sa patrie, qui s'était effectué certes sans précipitation, mais de façon très